

L'aveugle [suite]

Autor(en): **Portal, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 6

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'AVEUGLE

par Georges Portal

II

Suite

Un matin, il m'a téléphoné. Il a tenu parole.

— Monsieur Georges Portal ?

— C'est moi.

J'ai reconnu dès les premiers mots la voix si particulière, aux inflexions parisiennes amorties et sans vulgarité.

— Je reviens de permission, mais je ne retourne à bord que demain. Puis-je venir vous voir ? Je ne vous dérangerai pas ?

— Me déranger ? Vous êtes fou ! Venez vite ! J'ai tant de choses à vous dire. Je vous attends depuis si longtemps.

— Alors, j'arrive par le premier car.

Le bruit de l'écouteur raccroché à la hâte ne brisait rien cette fois.

Je descendis au jardin. Il pleuvait finement en ce premier jour d'avril. L'odeur épicée du sol mouillé, des feuilles humides, acheva de m'étourdir.

Un long moment, je demeurai au portail.

Bientôt j'aperçus Jacques, qui marchait vite sous l'ondée, comme s'il avait voulu mettre son pas au rythme de mon cœur. Il portait son ciré noir d'uniforme et m'offrait une silhouette nouvelle.

Pour la seconde fois, il gravit mon petit escalier, mais c'était en vérité sa première visite, puisqu'il venait seul enfin.

L'ayant aidé à enlever le ciré ruisselant qui l'enveloppait comme une carapace luisante d'insecte, je le revis dans son joli costume gris qui le faisait ressembler à un collégien.

Il s'assit dans un de mes petits fauteuils écarlates et posa sur moi son regard pur, sans prendre l'initiative de la conversation.

J'attendais depuis trop longtemps cette minute, pour la gaspiller en paroles oiseuses, en banalités. Cet entretien, je le portais en moi depuis des semaines. Mon cœur se libéra instantanément.

— Enfin ! Enfin ! vous êtes là ! Ah ! pourquoi avez-vous refusé de venir me voir lorsque je vous l'ai demandé après la représentation du 2 février ? . . .

Il regardait obstinément ses mains, qu'il avait jointes contre sa poitrine, les deux bras appuyés sur les accoudoirs du fauteuil marocain, et ne répondit pas.

— Vous avez craint de ma part une attaque trop directe ?

Après un court silence, il releva la tête et me rendit son clair regard.

— Oui, c'est ce que je craignais, je l'avoue . . .

— Comme vous me connaissez mal. Un tel manque de délicatesse n'a jamais été dans mes habitudes. Dès que je vous ai connu, c'est votre cœur qui m'a attiré.

Un sourire éclaira son visage, un sourire très doux, très franc, sans ironie. J'ajoutai :

— J'ai eu le coup de foudre, vous savez !

— Je ne crois pas au coup de foudre !

Dans sa riposte, qui claqua comme un fouet, je reconnus les propres paroles que j'avais tant de fois prononcées avec assurance lorsque je critiquais la pièce.

— Je n'y croyais pas non plus ! Si vous saviez . . . Vous parlez comme je parlais autrefois. Comme vous, je ne croyais pas au coup de foudre avant de vous rencontrer. Mais il faut y croire. Il existe . . . Il existe . . .

Mon émotion, que je n'avais pas pu dissimuler, le frappa. Ma voix avait sombré comme dans un sanglot. Il devint grave et me considéra un instant sans parler.

M'efforçant à la gaîté pour dissiper le malaise, je repris : « Et puis, vous pensez bien qu'on ne prend pas de force un garçon comme vous. Vous êtes de taille à vous défendre. Que risquiez-vous ?

— Bien sûr, je ne risquais rien. Mais mon refus eut été déplaisant, pénible. Je n'aime pas faire de la peine . . .

Il avait prononcé ces derniers mots avec une douceur qui me frappa. Mon amour, en cet instant, comprit qu'il ne s'était pas trompé. Je fus pris d'un grand courage.

— Jouons cartes sur table, Jacques. Il faut que vous le sachiez, je vous aime. Vous vous êtes emparé de ma vie sans avoir rien fait pour cela. Mais rassurez-vous, je vous respecte et vous n'avez rien à craindre. Tout ce que je vous demande, c'est de vous laisser aimer, de venir me voir. Ne demeurez pas sur la défensive. Il ne s'agit pas d'un caprice, d'une fantaisie, d'une aventure. Oui, je vous aime, je vous aime, je n'y peux rien. Je prononce ces mots avec une infinie gravité. Depuis des semaines, je ne pense qu'à vous, je ne vis plus que pour vous . . . Et pourtant je ne sais rien de vous. Vous m'avez dépossédé de moi-même . . . Tout d'abord, oui, je l'avoue, c'est votre col bleu qui m'avait attiré, parce que j'aime les cols bleus . . . Il en a tant passé dans ma vie ! . . . Mais dès que vous m'avez parlé, je vous le jure, le col bleu a disparu . . . C'est votre âme que j'ai cherchée, que j'ai aimée. Et le jour où vous êtes venu ici avec nos amis, le jour où je vous ai vu en civil, dans votre joli costume gris que vous portez encore aujourd'hui, j'ai compris qu'il n'était plus question du marin ni du plaisir . . . Je vous aime . . . Ne riez pas !

Mais Jacques ne riait pas. Son regard s'était voilé de mélancolie. Il se taisait. Je compris qu'il ne voulait pas me faire de peine.

J'ajoutai :

— Oui, je sais que je n'ai aucune chance de vous plaire, de vous conquérir, que mon amour est sans issue. On m'a tout dit sur vous. Je sais que vous n'êtes attiré que par les jeunes garçons . . . Comment ne le comprendrais-je pas, moi qui suis pareil à vous ! Moi aussi, je ne suis attiré que par la jeunesse . . . Le seul vieillard avec lequel j'ai couché, c'est moi . . . parce que je ne puis pas faire autrement . . . Et ça n'est pas drôle ! . . .

Ayant tenté par cette boutade assez sottise d'échapper à mon émotion, je me levai pour aller chercher une bouteille d'apéritif. Ainsi Jacques put se dispenser de répondre.

Je remplis les verres.

— Il paraît que vous êtes aussi misogyne que moi, c'est magnifique ! Est-ce vrai ?

— Oui, j'ai horreur des femmes ! répondit-il sans hésiter.

— Alors, nous sommes faits pour nous entendre.

Le verre en main, il se mit à rire, mis en confiance.

— Je n'ai jamais compris que l'on puisse embrasser des lèvres maquillées !... J'aime les lèvres de garçons, naturelles et saines... les joues sans fards, les peaux fraîches, toutes nues...

— Je suis de votre avis. Si les femmes étaient aussi sûres de leur beauté qu'elles le disent, elles ne s'abaisseraient pas à tant d'artifices. Supprimez les talons hauts sur lesquels elles se perchent, ridicules, il n'y a plus de femmes...

Pendant un moment, nous fîmes chorus et daubâmes sur le sexe faible, qui pour nous était trop frelaté pour être beau. Aucun doute : Jacques était de ma race. J'avais devant moi le misogynne exclusivement mâle, l'échantillon le plus rare de l'homosexualité.

La glace était rompue. Nous nous mîmes à parler littérature, à échanger nos idées sur les auteurs ayant traité de «la» question. Il manifesta le désir de lire mon livre...

L'après-midi passa comme un beau rêve.

Lorsque Jacques se leva pour partir, je lui déclarai : «Voulez-vous que nous concluions un pacte ? Je ne pose qu'une condition à notre amitié. Il faut que nous nous disions «tu»... C'est une habitude qu'il faut prendre tout de suite. Le vouvoiement est une entrave à l'intimité, à la confiance, à la camaraderie fraternelle qui doit être la nôtre. C'est la seule faveur que je TE demande. Il faut nous tutoyer dès le premier jour. Le veux-TU ?

Sans hésiter, il accepta.

— C'est aujourd'hui vendredi, dit-il crânement. Veux-TU que je revienne TE voir dimanche ?

Ce «tu» me donna autant de joie qu'une caresse, qu'un baiser... Il était en harmonie avec mon amour et représentait déjà une possession.

J'aidai Jacques à remettre son ciré noir encore humide. Mes mains frôlèrent ses épaules tièdes et musclées... s'y attardèrent un instant avec une chaste sensualité. Nous descendîmes jusqu'au portail, et je regardai jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant mon nouvel ami s'éloigner dans le petit chemin rocailleux bordé de ses haies que le printemps ornait de claires parures vertes toutes neuves.

Lorsque je remontai chez moi, Jacques était encore partout entre les murs roses de mon petit logis. Il y régnait déjà.

Et je cherchai ses lèvres en buvant dans son verre les quelques gouttes d'apéritif qu'il y avait laissées...

*

Le dimanche qui suivit, Jacques ne vint point. Je l'attendis vainement toute la journée, allant sans cesse le guetter au portail, remontant nerveusement chez moi pour regarder l'heure, sans parvenir à me délivrer de mon inquiétude.

— Il doit être de service... pensais-je. Il viendra demain.

Mais quelques jours passèrent ainsi, mettant le comble à mon désarroi.

Je n'osais plus m'absenter, sortir, même dans le jardin, et passais des heures étendu sur le divan de ma chambre, incapable de lire ou d'écrire.

Qu'avais-je pu faire pour mériter cet abandon ? Nous nous étions quittés si bons amis ! Le tutoiement avait été si spontanément accordé, si gai !

Mon désespoir me reprit. N'avais-je retrouvé Jacques que pour le perdre à nouveau ? . . . Le destin semblait s'acharner à nous séparer.

Pourtant je tins la promesse que je lui avais faite, de ne jamais le relancer, de respecter sa liberté. Je m'enfermai dans ma douleur.

*

Alors, je passai de longs moments à regarder dans la glace mon visage, ce visage hostile, étranger, délabré par les ans. Comment ces stigmates de vieillesse n'auraient-ils pas éloigné Jacques ? . . . Avec rage, je considérais les sillons bleus, les ravines sombres qui balafrent ma figure comme des cicatrices ! Comment avais-je pu vieillir ainsi sans m'en douter ? Comment mon cœur, tout bouillant de jeunesse, pouvait-il être affublé de ces haillons de chair ? . . .

Je fuyais désespérément mon image; mais le miroir m'attirait comme le vide attire un promeneur en proie au vertige . . . Et, me considérant sans cesse à nouveau, je me répétais : « C'est ainsi qu'il me voit ! Comme je dois lui paraître ridicule avec mon amour ! . . . »

Seuls, mes yeux, miraculeusement préservés, demeuraient brillants et jeunes, mais, cerné par la déchéance de mes traits, leur regard embué de mélancolie, portait déjà la marque de ma défaite.

Prostré, je me réfugiais sur mon divan. Pendant de longues heures, j'attendais que tombât la nuit, où je me plaisais à sombrer sans faire un mouvement, pour me laisser prendre par sa douceur silencieuse, comme si je me noyais.

*

Un matin, à l'heure du courrier, je trouvai dans la boîte aux lettres un pli dont une fine écriture inconnue avait tracé l'adresse. Mon cœur devina tout de suite . . . J'ouvris l'enveloppe en tremblant et cherchai fébrilement la signature : c'était bien de Jacques. Une jolie signature, nette, sans fioritures, simple et lisible . . . celle d'un jeune homme qui sait ce qu'il fait et ce qu'il vaut, d'un garçon qui mérite d'être aimé, une signature loyale . . . La signature de son regard.

Jacques m'écrivait de Paris, où il avait été si brusquement muté dès le lendemain de son retour à bord, que, pris dans l'engrenage des visites médicales et des stations dans les bureaux, il n'avait pas pu me faire ses adieux.

La lettre commençait par un vouvoiement qui me fit mal, mais à la dixième ligne, le tutoiement affectueux, un instant oublié, revenait sous sa plume comme il s'était épanoui sur ses lèvres, lors de sa venue.

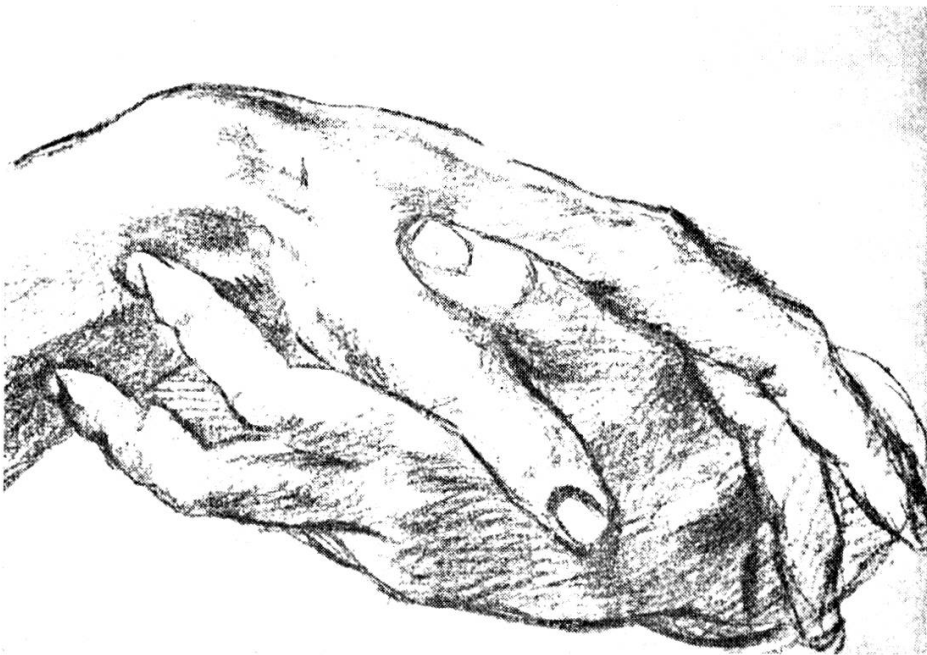
« Comment as-tu passé cette semaine ? J'espère que mon silence ne t'a pas trop empêché de travailler. Si tu savais avec quelle impatience j'attends de pouvoir lire tes lettres et tes écrits ! J'ai soif de te lire, comme un nomade a soif dans le désert . . . »

Il n'eut pas soif longtemps, le pauvre garçon ! Je lui écrivis des lettres longues comme des livres, de quoi le submerger. Il fit face à ce déluge avec vaillance.

«Tu peux m'écrire autant qu'il te plaira, librement. Je suis heureux que tu te soies un peu ressaisi. Il le faut absolument. La plus grande joie que tu puisses me donner est de travailler, de produire. Songe à tous ceux qui attendent un signe de toi, une voie où s'engager. Dieu te demandera compte plus tard du talent qu'Il t'a donné. Es-tu sûr qu'Il ne te questionnera pas sur le bien que tu aurais pu faire en écrivant plus ? Si je te dis cela, c'est parce que je sens que la vie de beaucoup de garçons qui nous ressemblent est tourmentée et que tu peux leur apporter l'équilibre et la joie. Ce que j'ai lu de toi a été une révélation pour moi, et je compte sur ton amitié pour donner un sens à ma vie . . . Quel dommage que tu ne viennes pas à Paris. J'aurais beaucoup de temps à te consacrer si tu étais ici. Il est cinq heures du matin et je suis de garde. Je vais te quitter pour aujourd'hui. Ecris-moi tant que tu veux. Bon courage. Affectueusement.»

C'est ainsi qu'à travers l'espace, nos cœurs apprirent à se connaître.

«Cher Georges, Je viens de terminer la lecture du flot d'écrits dont tu m'as inondé ces derniers jours. Mais rassure-toi, je suis un noyé bien heureux, qui ne se plaint pas ! Ce que tu me dis de l'amour que tu me portes me touche infiniment. J'en suis fier et honteux, car je ne le mérite pas. N'aie pas peur de m'importuner. J'aspire à profiter de ton expérience, à apprendre à vivre, à aimer . . . J'en ai un tel besoin . . . Lorsque je m'adresse à toi, je ne vois ni l'écrivain, ni le vieil homme (comme tu te plais à te nommer). Tu es mon frère de pensée, tu es mon avenir, mon futur «moi». En toi, je mets tout mon espoir de vivre. J'ai pleine confiance en toi. Je veux être l'argile que tu pétriras à ta façon . . .» (A suivre)



Andrea del Sarto (1486–1531)